

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

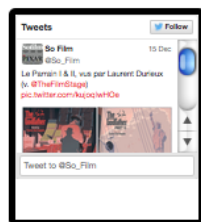
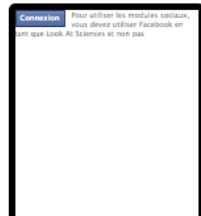


Sofilm #36 Pixar

Harvey Keitel
David Cronenberg
Guy Maddin
Bertrand Bello

DECOUVREZ LE SOMMAIRE COMPLET

SUIVEZ NOUS



- DETERRER PEAU D'ÂNE -

Ça se passe aujourd'hui dans le département des Yvelines. Un archéologue et sa bande se sont lancés dans un énorme chantier dont les contours pourraient sembler un peu excentriques au regard de l'Histoire avec un grand « H » : retrouver les traces, mais aussi les vestiges, du tournage du film de Jacques Demy, *Peau d'âne*. Quitte à retourner la terre pour un mégot de cigarette. Texte et photo : Judith Chérit

Un ruban jaune délimite le périmètre des fouilles. De loin, sa présence donne l'impression d'un retour sur une scène de crime. Ici, sept fouilleurs bénévoles, dont six filles, ratisent l'humus de la terre à l'aide de pelles. Chaque élément trouvé est immédiatement glissé dans une petite pochette plastique et un piquet jaune est planté sur l'emplacement. Une conversation s'engage : « Un trou de poteau, ça nous dit plein de choses. » « Quoique, un diamant de la robe soleil, c'est classe. » Olivier Weller, bottes grises Aigle, polaire vert foncé et archéologue en chef de ce chantier, précise : ce que tout le monde ici appelle les « diamants » ne sont pas à proprement parler des pierres précieuses mais plutôt les strass des costumes que portait Catherine Deneuve quand elle tournait dans *Peau d'âne*, le film culte de Jacques Demy. Olivier Weller est néolithicien. Comprendre quelqu'un qui a l'habitude de partir en quête de sels remontant à 6000 ans. Plus étonnant, il ne faut pas trop pousser l'homme pour qu'il trouve un lien entre son domaine de compétences habituel et ce qui l'amène à chercher des vestiges de cinéma : « Le sel est un objet dissous en archéologie. C'est la même chose ici : on fouille un conte de fées, des images, on rend visible l'invisible. » Car derrière le chercheur, se cache aussi un cinéphile tombé dans l'œuvre de Jacques Demy dès le plus jeune âge. À 7 ans, Olivier Weller voyait *Peau d'âne* avec sa petite sœur et son grand frère. Il mène depuis trois ans des fouilles qui s'étalent sur plusieurs semaines dans le bois du château de Neuville à Gambais, en plein cœur des Yvelines. Ici, ce sont les extérieurs du bois et de la cour qui ont été filmés, et non les intérieurs, comme aux châteaux de Chambord et du Plessis-Bouré. Les deux autres lieux de tournage de cet été 1970. Leur terrain d'enquête se limite pour l'instant aux alentours de la scène de la cabane où *Peau d'âne*, devenue souillon, se réfugie au milieu des arbres et des animaux.

"C'est la même chose ici : on fouille un conte de fées, on rend visible l'invisible."

Des recherches subaquatiques

Pour Olivier Weller, tout a commencé à Nantes, la ville natale de Jacques Demy. À la sortie d'un colloque d'archéologie, l'homme discute avec son collègue Pierre-Antoine de Labriffe. D'abord, les deux parlent de métier, puis, très vite, la conversation dérive sur le cinéma : *Les Demoiselles de Rochefort*, *Les Parapluies de Cherbourg* puis *Peau d'âne*. Pierre-Antoine de Labriffe glisse : « Demy était venu chez moi. » Vrai, Labriffe n'est autre que le fils de l'un des propriétaires du château de Neuville. À l'été 1970, alors qu'il est âgé de 8 ans, il lui arrive de jouer et de rôder près des caméras pendant ses vacances. L'archéologue apprend ainsi que la cabane construite pour le film a servi de terrain de jeu pour les enfants du château pendant quelques années après le tournage, avant d'être démontée et brûlée car jugée dangereuse par leurs parents. « On a aussi continué à utiliser la barque de *Peau d'âne* lorsqu'elle s'enfuit du château de son père jusqu'au milieu des années 1980, pour se balader sur l'étang et aller pêcher. La barque a fini par couler. Olivier a un temps envisagé de faire des recherches subaquatiques », se remémore Pierre-Antoine de Labriffe. Ses souvenirs servent de première piste pour retrouver les lieux où se dérouleront ensuite les fouilles. L'indice à trouver demeure enraciné dans l'épaisse forêt de 140 hectares. Lorsque Jacques Perrin, le prince du royaume rouge, doit grimper sur un arbre pour apercevoir furtivement la princesse cachée depuis une lucarne, il n'y arrive pas. Les techniciens plantent deux clous en guise de marchepied. Malgré l'aubier et le fœrcor qui recouvrent le chêne en question, ceux-ci sont toujours là. Avec l'aide de son laboratoire de recherches, Olivier Weller entame alors une série d'analyses : prospection géophysique, cartographie des anomalies métalliques et relevés microtopographiques. Autrement dit, savoir quelles zones recèlent le plus de traces du passage fugace, pendant deux mois, d'une équipe de cinéma. Et les traces sont nombreuses, infimes et quelquefois symboliques, après avoir enlevé quelques centimètres de terre : un millier de clous rouillés, des fragments d'ampoules bleues à magnésium que l'on utilisait pour les flashes des caméras, des mégots de cigareilles, des strass de robes ou des capsules de bouteilles. Un mélange foutraque de cinéma et de vie, de rêve qui se frotte à la réalité. « La majorité des amas métalliques est dans une zone qu'on ne voit pas à l'écran », confie Olivier Weller, qui espère confier le tout à la Cinémathèque française une fois les fouilles terminées.



Des factures de location d'animaux

Plus loin, à moins d'une centaine de mètres, enfouis dans les fougères, on retrouve pêle-mêle des restes pas encore défrichés du décor en polystyrène et en stuc du repaire de la fée des Lilas, interprétée par Delphine Seyrig. Ou encore une bouteille de cola au packaging qui remonte à l'époque du tournage. « J'ai fait des recherches sur internet. » Sans l'avoir cherché, « tellement obnubilés par le reste », Olivier Weller et ses étudiants sont tombés par hasard sur le cadre métallique du miroir magique aux reflets bleus de la fée. Il y a aussi cette histoire de plexiglas. Jacques Perrin n'arrivait pas à mimer un coqnement contre une muraille invisible censée protéger la cabane des regards curieux. Pierre-Antoine de Labriffe : « Deux machinistes tenaient une vitre. On voyait qu'il se faisait mal à chaque prise. » Mais il y a des souvenirs qui prêtent à confusion. Yves Agostini, l'assistant opérateur, se rappelle que les techniciens ont installé une rampe à gaz pour la cheminée où *Peau d'âne* confectionne son cake d'amour. « On ne trouve rien, mais on continue à chercher pour être sûrs », avoue Olivier Weller, entre deux vapeurs de cigarette électronique. Il reste peu de documents écrits du tournage, les carnets de la scripte ont été détruits. « J'ai été jusqu'à chercher des factures de location d'animaux. » Seulement quelques photographies du compositeur Michel Legrand, une maquette du décor et des images filmées en Super 8 d'Agnès Varda ont été retrouvées. « Nous avons aussi les photos de départ et de fin de pellicule, ces photos prises dans le vide quand on filmait avant en argentique. » Chercher certes, mais à quelles fins ? Est-ce qu'une vis d'un trépid ou un strass de la robe couleur soleil de Catherine Deneuve peuvent être considérés comme des vestiges archéologiques ? Niet, selon le ministère de la Culture ou la Direction régionale des affaires culturelles. Seul le service archéologique départemental des Yvelines a prêté du matériel à l'équipe. En croisant l'avancée des fouilles et les témoignages de comédiens, techniciens ou des spécialistes du conte et de l'archéologie, il entend interroger l'impact de *Peau d'âne* sur la mémoire collective, quitte à emprunter les détours de la philosophie ou remonter jusqu'aux origines du tabou de l'inceste mis en scène dans le film. « Quand l'équipe est venue me voir, Mathieu (son demi-frère, ndr) et moi les avons regardés avec des grands yeux. On les a pris pour des fous sympathiques. Ils sont ensuite revenus nous voir avec des images des fouilles, les relevés microtopographiques et anomalies métalliques. Ils nous ont encore plus plu », raconte Rosalie Varda, fille d'Agnès, 12 ans à l'époque du tournage, qui a récupéré la bague du cake d'amour et le trône en forme de chat géant à l'issue du tournage. « On reconstruit un contexte, une ambiance se justifie Olivier Weller. À mes yeux, le mégot de cigarette a autant de valeur que le scotch rouge des électriciens pour poser des câbles. » Tout, et surtout les tâtonnements, est filmé depuis leur première venue sur site en 2012, avec un montage prévu cet automne. Persuadé d'être à l'avant-garde d'une archéologie du cinéma, Weller s'emballe : « L'archéologie commence quand les mémoires vivantes sont mortes. » Il a appris entre-temps que le château de Chambord pourrait encore abriter la grande estrade du mariage final et un graffiti secret de Jacques Demy. **Tous propos recueillis par JC**